

Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

Le plus grand bonheur des mamans, c'est d'assister à l'éclosion de « l'enfant poète ». De 2 à 3 ans, sous l'effet de ses besoins et de ses propres initiatives, le petit d'homme conquiert le langage dont il fait un outil admirable d'expression ; admirable, certes, non par sa perfection en soi, mais par l'originalité de sa forme, le finalisme de ses buts et par les subtilités insoupçonnées que cet outil, pourtant primaire, sait exprimer.

A 3 ans, Balouette se rendait compte déjà de la marque des ans sur les êtres qui l'entouraient et pour rendre sa pensée à ce sujet, elle mettait dans le ton et dans les mots d'infinites variations. Parlant à son père, elle disait, sans le moindre ménagement :

« Oh ! ben toi alors, t'es vieux puisque t'es noir ! Moi, je suis jeune puisque je suis blonde ! »

Quelques jours après, elle remarquait les premiers outrages des ans (pourtant encore assez limités) sur le visage de sa mère, et elle concédait sur un ton de douceur compensatrice :

« Ma petite maman, tu es vieille comme mon petit doigt, mais tu es jeune d'ici à Paris »...

Et alors qu'elle voyait dans la glace, le vieux visage de Mémé près du sien, elle constatait avec un accent de totale pitié :

« Pauvre Mémé, va, tu es bien vieille ! Et moi qui suis toute neuve !... »

Et dans sa pensée profonde, l'idée du décalage de ces deux destinées faisait se lever une instinctive tristesse à l'aube d'un pénible pressentiment.

Balouette n'était pourtant qu'une toute petite fille au vocabulaire limité et incertain et pourtant avec cet outil imparfait qu'était

pour elle ce langage primaire, elle faisait sentir toutes les subtilités d'une pensée peut-être à peine consciente.

Toutes les mamans du monde font chaque jour des remarques aussi savoureuses. Chaque mot est pour l'enfant l'outil adéquat à ses idées, à ses desirs, à ses besoins, qui habille l'émotion ressentie, la socialise en lui donnant vérité et puissance.

Mais, à quelques années de distance, le trésor qui nous émerveillait se ternit. L'enfant poète est devenu un garçonnet ou une fillette qui ne domine plus avec la même aisance le milieu qui l'entoure et qui connaît la timidité et l'hésitation. Pourtant son organisme s'est allongé, agrandi de quelques milliards de cellules nouvelles; ses gestes sont plus précis, mieux adaptés, il peut courir, galoper, porter des fardeaux, se rendre même utile dans la famille où il apporte déjà sa contribution. Au point de vue intellectuel, il a élargi le champ de ses connaissances, de ses relations sociales. Il a appris à écrire, à compter, à lire la pensée d'autrui. L'adolescent de 11 à 14 ans est, on ne saurait le nier, considérablement mieux armé que le petit enfant de 2 à 5 ans.

Or, avec des moyens d'expression renforcés, cette solidité d'assises, cette affirmation de l'être, le grand garçon ou la grande fille laisse transparaitre une personnalité sans grande originalité et qui se soucie peu d'exprimer sa nature profonde. Tout se passe souvent comme si, à cet âge, les desirs, les émotions étaient étrangers à l'intellectualité et parfois même on a l'impression d'être en face d'une véritable faillite de la personnalité de l'enfant.

C'est la constatation que nous fait une jeune institutrice du Vaucluse qui rêve d'accéder par nos techniques à une véritable littérature de l'enfant par l'enfant :

Etes-vous parvenus, vous qui avez connu beaucoup d'enfants, ou des maîtres expérimentés peuvent-ils parvenus à faire exprimer à des adolescents de milieu paysan de 12 à 14 ans, une émotion réelle, sincère, spontanée dans un texte écrit de leur main ?

... J'ai l'impression bien nette que ces grands élèves restent réfractaires à toute expression personnelle.

Voici un cas typique : un enfant que je sais doué d'une personnalité riche et sensible (je le connais depuis l'âge de 4 ans et il en a 14) cache soigneusement, à mesure qu'il grandit, cette sensibilité et évite toute manifestation d'émotion. Ses textes sont délibérément secs, impersonnels et il s'en efface volontairement.

Préfère-t-il le silence à un texte qu'il sent inférieur ? Lui le meilleur élève en Français, a un cahier de textes libres presque vide et c'est le comble, il réclame des rédactions !

Pourquoi ce refus de se livrer ?

Est-ce un cas particulier ou un cas général en plus grave ? Faut-il attribuer cette déroboade au déséquilibre de l'adolescence, à la crainte d'une gaucherie ridicule ? Cette pudeur de sentiments est-elle vraiment normale à cet âge ? Cela vient-il de la tendance du jeune garçon à imiter les manières, le ton décidé, le geste autoritaire du jeune homme ? Faut-il l'attribuer au milieu paysan où les enfants grandissent seuls près de leurs parents ? Pour le cas qui nous occupe, faut-il voir là l'influence d'un père admiré et fort peu enclin à la sentimentalité. A celle de quatre grands frères et à l'absence d'une influence féminine ou, au contraire, à une réaction contre un défaut trop féminin ? Faut-il mettre en cause la mentalité d'un village, fameuse pour ses discordes à l'esprit moqueur, caustique, fort peu enclin à l'indulgence et à la pitié ? De toutes façons, comment agir ?

Du point de vue humain, on le voit, le problème est assez dialectiquement posé. Mais pour si tentant que cela soit, nous ne pouvons dans ces causeries de longueur limitée, nous égarer dans des domaines qui n'ont pas le but pratique que nous nous sommes assigné. Nul doute que la personnalité de l'enfant soit façonnée à la fois par des dispositions intrinsèques et des influences extrinsèques plus ou moins bénéfiques; mais dans cette rencontre du psychique et du milieu qui nous dit que l'Ecole n'a pas sa grande part de responsabilité ? J'ai toujours, pour ma part, observé que la personnalité d'un illettré intelligent avait des résonances extraordinaires pour tout ce qui touche à l'humain et des aptitudes surnormales pour toutes manifestations de la vie pratique et nous avons bien souvent l'impression que le petit bagage culturel que nous mettons à la disposition de nos enfants du peuple est comme un instrument que l'on n'a pas en main et qui dessert plus qu'il ne sert la profonde intelligence.

D'où peut venir cet échec des techniques élémentaires que nous avons chargés d'enseigner ?

Je vais me permettre un souvenir personnel : Dans mes débuts d'institutrice, perdue dans de quelconques postes déshérités, rongée de cafard, dévorée de solitude, j'avais imaginé, pour me divertir, de faire chaque jeudi un goûter avec mes élèves. Ils confectionnaient leurs desserts sous ma direction et, naturellement, ils parlaient entre eux leur patois avec cet élan irrésistible qui m'a toujours séduite. J'encourageais de toutes façons ces habitudes instinctives qui mettaient à ma porte une langue toujours nouvelle, extrêmement curieuse par sa syntaxe et aussi extraordinairement poétique, sensuelle, ironique dans son fond. Je demandais à mes élèves de me raconter en patois de vieux

contes, des événements sensationnels survenus dans la contrée et surtout la vie de ces types un peu à part qu'on appelle les idiots de villages et qui sont peut-être les vrais sages et les vrais poètes de nos provinces.

Je n'oublierai jamais la vie fantastique de notre « Damott » de Villard d'Arène, de notre « Jéstillé » de Monstier-les-Bains, de notre « Tiène » de Ste Marguerite, racontée librement dans ces dialectes montagnards du Briançonnais si chantants, si caustiques, si pathétiques à la fois. Et comme mes conteurs étaient à l'aise ! Leurs improvisations spontanées avaient un brio, un lyrisme, une finesse que je n'ai jamais retrouvés dans aucun devoir de français traitant pourtant des mêmes sujets.

La raison du succès des récits improvisés dans la langue maternelle tient tout simplement à la toute puissance de la langue parlée. La langue parlée est fonction de vie : le sens de ses mots, ses sonorités, ses résonances sont enregistés dès la toute première enfance par tout l'être physique et mental. Avec une opportunité remarquable, une spontanéité de tous les instants, l'enfant fait de son langage un outil personnel qui l'aide à résoudre tous ses problèmes, à se rendre le milieu favorable, à acquérir euphorie et puissance.

Mais, en classe, de par les règlements et les programmes, la langue parlée est interdite. Si l'enfant en use à son appétit, il est brimé pour bavardage et indiscipline. Ici, c'est le Maître qui parle (et quel langage !), l'enfant écoute et se voit offrir comme exclusif moyen d'expression des mots arbitraires, agencés selon des règles strictes qu'il faut apprendre au préalable et dont on use avec prudence sous risque de sanctions. Là réside tout le « prestige de la langue écrite, langue artificielle, morcelée en exercices séparés (vocabulaire, grammaire, syntaxe), semée d'embûches continuelles, nullement liée à la vie de l'enfant et qui va même, pourrait-on dire, contre la vie de l'enfant.

Comment, dans ces conditions, espérer des miracles ? Les miracles ne viendront peut-être jamais pour la majorité des fils du peuple qui n'auront pas le temps de faire de la langue écrite l'outil subtil, adéquat à leur pensée, indissolublement liée à cet intellectualisme qui est comme une personnalité surajoutée à la première qu'il faut avoir temps et patience d'enrichir.

Comment, dans ces conditions, s'étonner des insuccès de la majorité de nos élèves à rédiger des textes même libres, si la liberté se résoud pour eux à l'impossibilité d'habiller leur émotion des oripeaux de la langue écrite, qui n'est pour eux qu'une langue morte ? Dans ces conditions, le texte libre peut être un échec, jusqu'au jour où l'enfant aura lié par intuition son aventure in-

time à l'aventure d'une langue écrite qui deviendra son style personnel.

C'est, je crois, dans cette phase d'hésitation où la personnalité n'a point encore trouvé habit à sa forme ou chaussure à son pied, qu'il faut situer les insuccès de l'adolescent dont nous entretenons notre correspondante vaclusienne. Voici le texte insignifiant qu'a rédigé le jeune Yvon, 13 a. ½, après une journée de labour :

LE TRACTEUR

Il y a quelque temps, le tracteur est venu chez moi. C'est un tracteur à chenilles, rouge. Il a une puissance de 90 chevaux-vapeur. Il est venu travailler dans une terre à 4 km. de ma maison.

Quand le tracteur avait passé, les ouvriers tiraient les racines et les cailloux.

Notre jeune institutrice ne peut se résoudre à la déception de voir un prétexte aussi bucolique qu'une scène de labour, tourner au documentaire et à la plate narration. Elle a dans le cœur des images romantiques à la George Sand, où les petits St Jean-Baptiste suivent le sillon... et son grand élève lui parle de tracteur à chenille et de chevaux-vapeur ? Il faut avouer qu'elle est dans ces conditions assez mal placée pour prendre ici « la part du Maître » et ressusciter la poésie là où l'on ne voit que ferraille.

Eh ! bien, tant pis pour les élans bucoliques, c'est vers la machine qu'il faut aller et c'est ce qu'a fait notre jeune pédagogue avec une résignation très louable et une conscience professionnelle d'éducatrice moderne sans défaillance : Elle est allée vers la pensée de l'enfant, s'enquérant sur ce maudit tracteur, faisant préciser sa marche, son fonctionnement, son rapport. Point emballée par le résultat obtenu, très loyalement elle dit : « Est-ce bien ? est-ce mal ? » avec l'impression bien nette que c'est pour finir plutôt mal que bien... Elle n'a pas pris sa part, sa part joyeuse, sa part efficiente, sa part triomphale et l'enfant non plus peut-être.

Pourtant, le gamin avait dans la tête ce tracteur qui laboure si vite et si bien. Après des semaines, il en reparle, il l'évoque, il sent sa puissance magique : 90 CV !... Ça veut dire peut-être, pour le gamin, que ce moteur est l'image ramassée de 90 chevaux réels tirant à la file sur l'étendue immense du champ !... Quel prestige ! Et cette force inouïe est enclose dans une étroite carapace de métal rouge et elle bourdonne comme un immense insecte, tressaille à chaque pas, ouvre largement le sillon, arrache pierres et racines...

Voilà l'angle de prise de vue qu'il fallait saisir : la poésie de la machine, merveilleux nouveau qui séduira toujours l'adolescent et qui est, que ça plaise ou non, dans la

ligne du progrès, qui embellira peut-être la vie de nos enfants.

Si Yvon avait parlé du tracteur magique à ses petits camarades dans le langage familier qui habille chaque pensée de vie, il aurait été, pensons-nous, beaucoup plus loquace et on aurait vu et entendu ronfler le moteur, tressaillir le fer et s'entrouvrir la terre.

Quand la langue écrite est impuissante à exprimer l'émotion vécue, réelle, n'ayons aucune crainte à recourir à la langue parlée. Faisons raconter la scène réelle, simplement, naturellement, et nous retrouverons chaleur, élan, vérité, vie.

Alors, quel que soit le sujet, toujours ce sera bien.

(à suivre.)

E. FREINET.

FICHER

MULTIPLICATIONS - DIVISIONS

ÉDITION RONÉOTYPÉE

EMPLOI

1^{er} exemple : Fiche demande n° 1. — On y demande de cacher les réponses « de la première ligne » avec une bandelette de papier comme essai. Mais ces réponses n'ont pas été imprimées, et comme la disposition du manuscrit n'a pas été respectée, il ne s'agit pas de la première ligne, mais des huit premières opérations. Fiche réponse 1. On y trouve les huit traits à la place des huit opérations résolues de la fiche demande.

Dans certaines fiches, le mot « Essai » n'est pas indiqué. Quelquefois, la réponse est donnée pour les six premières fiches (au lieu de huit).

Il suffit donc de consulter les fiches réponses pour rectifier. Partout où il y a sur la réponse une ligne de traits d'opérations sans chiffres, il suffit de se reporter à la demande portant le même numéro, et d'indiquer les réponses manquantes de l'Essai. L'enfant prend alors une bande de papier, la place sur les réponses, et essaie, pour s'exercer seul. Puis il fait les suivantes tout seul.

Il n'y a qu'une quinzaine de fiches à rectifier ainsi, avec pour chacune, presque toujours, huit opérations.

2^e exemple : Fiche réponse n° 41. — Quand l'enfant a terminé cette fiche, il trouve : « Si tu as bon, demande au maître le TEST I ».

Toutes ces indications sont inopérantes du fait que les TESTS du maître n'ont pas été imprimés (ni leurs réponses).

Donc, ne pas tenir compte de toutes les indications (premières pages explicatives) parlant des tests du maître. (P. 2 « A l'enfant » — TESTS).

Quand l'enfant se présentera, faites-lui faire ou refaire un teste d'élève se trouvant dans la

série normale des fiches demandes, pour contrôler d'un coup toutes les fiches précédentes.

3^e exemple : Fiche réponse n° 102. — On y lit : « S'il y a une faute à un chiffre non marqué, refais l'opération 3 fois. S'il y a une faute à un chiffre marqué, prend la fiche correctrice portant le numéro marqué au-dessous ». (Ajoutez ce dernier mot).

Cette dernière indication est inopérante, car les fiches correctives n'ont pas été imprimées (ni leurs réponses).

Donc, ne pas tenir compte des indications de la page 2, sous le titre « A l'enfant » et sous le sous-titre : Correction.

Dans les fiches du début, la disposition des opérations diffère de celle des réponses, ce qui gênera un peu la correction par l'enfant.

Les difficultés spéciales à un tirage à la ronéo d'un travail qui demande déjà une attention extrême, l'impossibilité matérielle dans laquelle nous avons été d'organiser la surveillance du tirage, que je ne pouvais évidemment pas faire moi-même sur place, sont la cause de ces défauts.

Signalez-nous toutes vos difficultés, de façon à obtenir le rendement maximum de cet outil, tel qu'il vient d'être présenté.

Roger LALLEMAND.

CORRESPONDANCE INTERSCOLAIRE

Pourquoi n'y aurait-il pas dans la grande famille des imprimeurs une section classe Enfantine, Cours préparatoire ?

Alziary a la responsabilité écrasante de grouper, de satisfaire les désirs des échangistes, les grands cours sont toujours satisfaits, mais les petits cours se plaignent.

Les classes qui pratiquent la lecture vivante ont besoin de recevoir des journaux, des feuilles de vie de classes identiques travaillant aussi avec la lecture globale vivante.

Une sous-section permettrait de connaître tous les imprimeurs travaillant en gros corps et en s'y prenant maintenant assurerait pour octobre, en équipes de 4, une mise en route rapide et fructueuse.

Qui veut se charger de ce travail ?

REVUE POUR L'ÈRE NOUVELLE

PARAISSANT CINQ FOIS PAR AN

Pour l'Ère Nouvelle reprend sa publication. Elle sera éditée par le Groupe Français d'Éducation Nouvelle.

Pour l'Ère Nouvelle paraîtra tous les deux mois sur 48 pages.